

pour les enfants, et toute ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de Dieu ; mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu se communique : il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire ; et ce qu'il a sans mesure, il le répand avec mesure, afin que notre faiblesse le puisse porter.

Quoiqu'il soit envoyé pour tout le monde, il ne s'adresse d'abord qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, auxquelles il était aussi principalement envoyé ; mais il prépare la voie à la conversion des Samaritains et des gentils. Une femme samaritaine le reconnaît pour le Christ que sa nation attendait aussi bien que celle des Juifs, et apprend de lui le mystère du culte nouveau qui ne serait plus attaché à un certain lieu. Une femme chananéenne et idolâtre lui arrache, pour ainsi dire, quoique rebutée, la guérison de sa fille. Il reconnaît en divers endroits les enfants d'Abraham dans les gentils, et parle de sa doctrine comme devant être prêchée, contredite et reçue par toute la terre. Le monde n'avait jamais rien vu de semblable, et ses apôtres en sont étonnés. Il ne cache point aux siens les tristes épreuves par lesquelles ils devaient passer. Il leur fait voir les violences et la séduction employées contre eux, les persécutions, les fausses doctrines, les faux frères, la guerre au dedans et au dehors, la foi épurée par toutes ces épreuves ; à la fin des temps l'affaiblissement de cette foi et le refroidissement de la charité parmi ses disciples ; au milieu de tant de périls, son Eglise et la vérité toujours invincibles.

Voici donc une nouvelle conduite et un nouvel ordre de choses : on ne parle plus aux enfants de Dieu de récompenses temporelles ; Jésus-Christ leur montre une vie future, et les tenant suspendus dans cette attente, il leur apprend à se détacher de toutes les choses sensibles. La croix et la patience deviennent leur partage sur la terre, et le ciel leur est proposé comme devant être emporté de force. Jésus-Christ, qui montre aux hommes cette nouvelle voie, y entre le premier ; il prêche des vérités pures qui étourdissent les hommes grossiers et néanmoins superbes ; il découvre l'orgueil caché et l'hypocrisie des pharisiens et des docteurs de la loi, qui la corrompaient par leurs interprétations ; au milieu de ces reproches, il honore leur ministère et la chaire de Moïse où ils sont assis. Il fréquente le temple, dont il fait respecter la sainteté, et renvoie aux prêtres les lépreux qu'il a guéris. Par là il apprend aux hommes comment ils doivent reprendre et réprimer les abus, sans préjudice du ministère établi de Dieu, et montre que le corps de la synagogue subsistait malgré la corruption des particuliers ; mais elle penchait visiblement à sa ruine.

Les pontifes et les pharisiens animaient contre Jésus-Christ le peuple juif, dont la religion se tournait en superstition. Ce peuple ne peut souffrir le Sauveur du monde, qui l'appelle à des pratiques solides, mais difficiles. Le plus saint et le meilleur de tous les hommes, la sainteté et la bonté mêmes, devient le plus envié et le plus haï. Il ne se rebute pas et ne cesse de faire du bien à ses concitoyens ; mais il voit leur ingratitude ; il en prédit le châtement avec larmes, et dénonce à Jérusalem sa chute prochaine. Il prédit aussi que les Juifs, ennemis de la vérité qu'il leur annonçait, seraient livrés à l'erreur, et deviendraient le jouet des faux prophètes.

Cependant la jalousie des pharisiens et des prêtres

le mène à un supplice infâme ; ses disciples l'abandonnent, un d'eux le trahit, le premier et le plus zélé de tous le renie trois fois. Accusé devant le conseil, il honore jusqu'à la fin le ministère des prêtres, et répond en termes précis au pontife qui l'interrogeait juridiquement. Mais le moment était arrivé où la synagogue devait être éprouvée. Le pontife et tout le conseil condamnent Jésus-Christ, parce qu'il se disait le Christ fils de Dieu. Il est livré à Ponce-Pilate, président romain ; son innocence est reconnue par son juge, que la politique et l'intérêt font agir contre sa conscience : le juste est condamné à mort ; le plus grand de tous les crimes donne lieu à la plus parfaite obéissance qui fut jamais : Jésus, maître de sa vie et de toutes choses s'abandonne volontairement à la fureur des méchants, et offre le sacrifice qui devait être l'expiation du genre humain. A la croix, il regarde dans les prophéties ce qui lui restait à faire ; il l'achève, et dit enfin : " Tout est consommé. "

A ce mot, tout change dans le monde : la loi cesse, ses figures passent, ses sacrifices sont abolis par une oblation plus parfaite. Cela fait, Jésus-Christ expire avec un grand cri : toute la nature s'émeut ; le centurion qui le gardait, étonné d'une telle mort, s'écrie qu'il est vraiment le fils de Dieu ; et les spectateurs s'en retournent frappant leur poitrine. Au troisième jour, il ressuscite ; il paraît aux siens qui l'avaient abandonné, et qui s'obstinaient à ne pas croire sa résurrection. Ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils sont convaincus. Pour confirmer la foi de sa résurrection, il se montre à diverses fois et en diverses circonstances. Ses disciples le voient en particulier, et le voient aussi tous assemblés ; il paraît une fois à plus de cinq cents hommes assemblés. Un apôtre, qui l'a écrit, assure que la plupart d'eux vivaient encore dans le temps qu'il l'écrivait.

## LITTÉRATURE.

### Le Testament.

(Suite et fin.)

#### LA FIN DE L'ANNÉE.

Cette année, commencée sous de si mauvais auspices, s'écoula triste et rapide comme un torrent qui d'sole ses rives et emporte l'espérance des moissons et des vergers. Georges montra parfois quelques velléités d'étude et de goûts sérieux, mais bientôt l'ardeur fiévreuse de son âme l'emportait de nouveau loin de la maison paternelle, et les plaisirs de ses jours se prolongeaient jusqu'au milieu des nuits. Alors Ludovise veillait ; elle attendait, inquiète, le retour de son frère : elle essayait de faire passer dans le cœur du jeune homme un peu de tendresse, un peu de repentir... gouttes d'huile qui devaient apaiser au matin la colère du seigneur de Tilleghem. Celui-ci, irrité par les folies d'un fils autrefois si chèrement aimé, sentait chaque jour les glaces de la désaffection s'accumuler autour de son cœur... Un orage couvrait entre ces deux êtres, que la nature avait unis et que les passions divisaient ; Georges s'abandonnait de plus en plus à leur cours, et le vieillard se retranchait de plus en plus dans cette autorité paternelle, dont le jeune homme bravait la sévérité. L'année touchait à sa fin, mais avant qu'elle ne fût expirée, le malheur, depuis